JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

LÀ OÙ LES TIGRES SONT CHEZ EUX

Roman
Édition augmentée

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

© Zulma, 2008, 2016 ; 2023, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *Là où les tigres sont chez eux*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Pour Laurence,
Virgile, Félix et Hippolyte

À la mémoire de Philippe Hédan

Ce n'est pas impunément qu'on erre sous les palmiers, et les idées changent nécessairement dans un pays où les éléphants et les tigres sont chez eux.

JOHANN WOLFGANG VON GOETHE
Les Affinités électives

PROLOGUE

ALCÂNTARA | *Place du Pilori.*

— L'homme a la bite en pointe ! Haarrk ! L'homme a la bite en pointe ! fit la voix aiguë, nasillarde et comme avinée de Heidegger.

Brusquement excédé, Eléazard von Wogau leva les yeux de sa lecture ; pivotant à demi sur sa chaise, il se saisit du premier livre qui lui tomba sous la main et le lança de toutes ses forces vers l'animal. À l'autre bout de la pièce, dans un puissant et multicolore ébouriffement, le perroquet se souleva au-dessus de son perchoir, juste assez pour éviter le projectile. Les *Studia Kircheriana* du père Reilly allèrent s'écraser un peu plus loin sur une table, renversant la bouteille de *cachaça* à demi pleine qui s'y trouvait. Elle se brisa sur place, inondant aussitôt le livre démantelé.

— Et merde !… grogna Eléazard.

Il hésita un court instant à se lever pour tenter de sauver son livre du désastre, croisa le regard sartrien du grand ara qui feignait de chercher quelque chose dans son plumage, la tête absurdement renversée, l'œil fou, puis choisit de revenir au texte de Caspar Schott.

C'était assez extraordinaire, si l'on y songeait, de pouvoir faire encore de pareilles trouvailles : un manuscrit totalement inédit, exhumé lors d'un récent récolement à la Bibliothèque nationale de Palerme. Le conser-

vateur actuel n'avait pas jugé le contenu de cet ouvrage assez intéressant pour mériter autre chose qu'un bref article dans le bulletin trimestriel de sa bibliothèque, assorti d'une note au directeur de l'Institut Goethe local. Il avait donc fallu un prodigieux concours de circonstances pour qu'une photocopie de cet autographe – écrit en français par un obscur jésuite allemand pour relater la biographie d'un autre jésuite non moins oublié – parvînt au Brésil, sur le bureau d'Eléazard. Dans un soudain accès de zèle, le directeur de l'Institut Goethe avait pris sur lui de communiquer la chose à Werner Küntzel, ce Berlinois qui travaillait depuis plusieurs années à élaborer une théorie de l'informatique, s'appliquant à montrer comment le langage binaire des ordinateurs s'enracinait dans la scolastique lullienne et ses variantes postérieures, celles, notamment, d'Athanase Kircher. Toujours enclin à s'enthousiasmer, Werner Küntzel avait aussitôt proposé la publication du manuscrit aux éditions Thomas Sessler. Rechignant devant les frais d'une traduction, l'éditeur avait accepté le principe d'un tirage confidentiel de l'original, et sur les conseils de Werner lui-même, s'était adressé à Eléazard pour lui confier l'établissement du texte et de son commentaire.

« Sacré Werner ! songea Eléazard en souriant malgré lui, il ne se rend vraiment pas compte… »

Il ne l'avait pas revu depuis l'époque déjà si embrumée de leur lointaine rencontre à Heidelberg, mais se souvenait parfaitement de son visage de fouine et du tic nerveux qui faisait saillir sur sa joue le tremblement obscène d'un petit muscle maxillaire. Ce phénomène révélait une tension contenue, prête semblait-il à s'extérioriser avec violence, si bien qu'Eléazard en oubliait parfois ce qu'il était en train de dire ; résultat qui était

peut-être l'objectif poursuivi plus ou moins consciemment par son interlocuteur. Ils avaient correspondu de loin en loin, quoique de façon assez formelle pour sa part, et Werner n'avait jamais reçu qu'une carte postale, parfois deux, en réponse aux longues lettres où il racontait sa vie et ses succès par le détail. Non, vraiment, il ne se rendait pas compte à quel point sa propre vie avait changé, ni quelles ressources il lui avait fallu trouver pour revenir à ses anciennes amours. Il connaissait sans doute l'œuvre de Kircher mieux que personne – quinze ans de familiarité avec un illustre inconnu procurent généralement cet inutile privilège –, mais Werner ne se doutait pas combien il s'était éloigné, au fil du temps, des ambitions de sa jeunesse. Cette thèse sur laquelle il travaillait à Heidelberg, Eléazard l'avait depuis longtemps jetée aux oubliettes, quand bien même il continuait à invoquer son ombre comme seul mobile d'une obsession qui finissait toujours par étonner un peu. Il fallait bien, toutefois, se rendre à l'évidence : certains collectionnaient les bouteilles de whisky ou les emballages de cigarettes alors qu'ils avaient cessé de boire ou de fumer, et lui se contentait maintenant d'accumuler avec une identique manie ce qui touchait de près ou de loin à ce jésuite saugrenu. Éditions originales, gravures, études ou articles, citations éparses, tout lui était bon pour combler le vide occasionné par son lointain renoncement à l'université. Sa façon à lui de rester fidèle, d'honorer encore, ne fût-ce qu'avec dérision, un appétit de connaissance dont il n'avait pas su, naguère, se montrer digne.

— Soledade ! cria-t-il sans se retourner.

La jeune mulâtre ne fut pas longue à montrer son curieux visage de clown épanoui.

— Oui, *senhor* ? dit-elle de sa voix moelleuse, et avec

l'intonation de quelqu'un qui se demande bien ce qu'on peut lui vouloir si soudainement.

— Tu peux me préparer une *caipirinha*, s'il te plaît ?

— *Pode preparar me uma caipirinha, por favor* ? répéta Soledade en imitant son accent et ses fautes de syntaxe.

Eléazard l'interrogea de nouveau d'un haussement de sourcils, mais elle le menaça du doigt, d'une façon qui voulait dire : « Tu es incorrigible ! »

— Oui, *senhor…* répondit-elle avant de disparaître, non sans lui avoir adressé une grimace où perçait un petit bout de langue rose.

Métissée de Noir et d'Indien, *cabocla* comme on disait ici, Soledade était née dans un village du Sertão. Elle n'avait que dix-huit ans, mais dès son adolescence, il lui avait fallu s'expatrier à la ville pour contribuer à nourrir ses trop nombreux frères et sœurs. Depuis cinq ans, la sécheresse sévissait partout dans l'intérieur des terres ; les paysans en étaient réduits à manger les cactus et les serpents, mais avant de se résoudre à quitter leur lopin de terre, ils préféraient envoyer leurs enfants sur la côte, dans les grandes cités où il était au moins possible de quémander un peu. Soledade avait eu plus de chance que la plupart : épaulée par un cousin de son père, elle s'était employée comme domestique chez une famille brésilienne. Exploitée honteusement, rouée de coups pour le moindre manquement aux ordres de ses maîtres, elle avait accepté avec joie de travailler pour un Français qui l'avait remarquée au cours d'une *feijoada* chez ses collègues de travail. Denis Raffenel avait été séduit par son sourire, sa peau soyeuse de négresse et son superbe corps de jeune fille, plus que par ses qualités ménagères ; mais il l'avait traitée avec gentillesse, sinon respectée, si bien qu'elle s'était estimée parfaitement heureuse du double salaire qu'il lui versait et du

travail minimum qu'on la priait quand même d'assurer. Trois mois auparavant, le divorce d'Eléazard avait coïncidé de manière fortuite avec le départ de ce Français providentiel. Un peu pour faire plaisir à Raffenel, et beaucoup parce qu'il se retrouvait seul, il avait demandé à Soledade de travailler pour lui. Parce qu'elle le connaissait pour l'avoir vu à plusieurs reprises chez Raffenel, qu'il était français lui-même et qu'elle serait morte plutôt que de travailler à nouveau pour des Brésiliens, Soledade avait accepté aussitôt, tout en exigeant le même salaire – une misère, à vrai dire – et une télévision couleur. Eléazard s'était plié à ce désir, et elle avait emménagé chez lui un beau matin.

Soledade s'occupait du linge, des courses et de la cuisine, elle nettoyait la maison quand cela lui chantait, c'est-à-dire rarement, et passait le plus clair de son temps devant les feuilletons insipides de TV Globo, la chaîne nationale. Quant aux services « spéciaux » qu'elle rendait en plus à son ancien patron, Eléazard ne les avait jamais sollicités. Il ne s'était même jamais rendu dans la petite chambre où elle avait choisi de s'installer ; indifférence, plutôt qu'attention, dont Soledade semblait lui savoir gré.

Il la vit revenir, appréciant une fois de plus sa démarche nonchalante, cette façon tout africaine de glisser au-dessus du sol dans l'irritant clappement de ses nu-pieds. Elle posa le verre sur son bureau, gratifia Eléazard d'une nouvelle grimace et repartit.

Tout en sirotant une gorgée de son breuvage – Soledade dosait *cachaça* et citron vert à la perfection –, Eléazard laissa errer son regard à travers la grande fenêtre qui lui faisait face. Elle s'ouvrait directement sur la jungle, ou plus exactement sur la *mata,* cette luxuriance de grands arbres, de lianes torses et de feuillages qui avait

repris possession de la ville sans que nul n'y trouve à redire. De son premier étage, Eléazard avait le sentiment de plonger au cœur même de l'organique, un peu comme un chirurgien surplombe un ventre offert à sa seule curiosité. Lorsqu'il s'était décidé à quitter São Luís pour acheter une maison à Alcântara, il n'avait eu que l'embarras du choix. Cette ancienne ville baroque, le fleuron de l'architecture du XVIIIe siècle au Brésil, tombait en ruine. Abandonnée par l'histoire depuis la chute du marquis de Pombal, phagocytée par la forêt, les insectes et l'humidité, elle n'était plus habitée que par une infime population de pêcheurs, trop pauvres pour vivre ailleurs que dans des cabanes de tôles, d'argile et de bidons, ou des taudis à moitié écroulés. On y voyait paraître de temps à autre quelque cultivateur, hagard d'avoir si brusquement quitté l'obscurité de la grande forêt pour vendre sa production de mangues ou de papayes aux courtiers faisant la navette avec São Luís. C'était là qu'Eléazard avait acheté cette maison immense et délabrée, l'un de ces *sobrados* qui avaient contribué autrefois à la beauté de la ville. Il l'avait acquise pour ce qui lui semblait une bouchée de pain, mais constituait une forte somme pour la plupart des Brésiliens. Sa façade donnait en plein sur la place du Pelourinho, avec l'église abandonnée de São Matias à gauche, et sur la droite, ouverte elle aussi aux quatre vents, la Casa de Câmara e Cadeia, c'est-à-dire l'hôtel de ville et la prison. Au milieu de la place, entre ces deux ruines dont il ne subsistait plus que les murs et la toiture, se dressait toujours le *pelourinho*, cette colonnette de pierre tarabiscotée où l'on fouettait jadis les esclaves récalcitrants. Tragique emblème de l'oppression civile et religieuse, de cet aveuglement qui avait conduit certains hommes à massacrer avec bonne conscience des milliers de leurs

semblables, seul de tous les monuments de la ville le pilori était resté intact. Et si on laissait les porcs vaquer en toute liberté à l'intérieur de l'église et de l'hôtel de ville, nul d'entre les *caboclos* qui vivaient là n'aurait supporté le moindre affront à ce témoignage d'une souffrance, d'une injustice et d'une bêtise millénaires. Parce que rien n'avait changé, parce que rien n'atteindrait jamais ces trois piliers confondus de la nature humaine, et qu'ils reconnaissaient dans cette colonne qui avait défié le temps le symbole de leur pauvreté et de leur déchéance.

Elaine – il n'y avait que le Brésil pour donner jour à de pareils prénoms – sa femme, Elaine n'avait jamais supporté cet endroit où toute chose portait, comme un stigmate, les moisissures du déclin, et ce rejet épidermique n'était sans doute pas étranger à leur séparation. Un élément de plus dans la multitude des fautes qu'il s'était vu reprocher tout à trac, un soir de septembre dernier. Durant tout le temps qu'elle parlait, il n'avait eu en tête que l'image convenue de cette maison que rongent les termites et qui s'écroule brusquement, sans qu'on ait pu détecter le moindre signe annonciateur de la catastrophe. L'idée même de chercher à se disculper ne lui était pas venue, comme elle ne vient sans doute jamais à tous ceux que surprend un jour la gifle du malheur : peut-on imaginer de se justifier face à un tremblement de terre ou à l'explosion d'un obus de mortier ? Lorsque sa femme, cette soudaine inconnue, avait demandé le divorce, Eléazard s'était soumis, signant tout ce qu'on lui demandait, acquiesçant à toutes les requêtes des avocats, comme on se laisse transporter d'un camp de réfugiés à l'autre. Leur fille, Moéma, n'avait posé aucun problème, puisqu'elle était majeure et menait déjà sa propre vie ; si l'on pouvait

appeler « mener une vie » sa manière d'en esquiver jour après jour les exigences.

Eléazard avait choisi de rester à Alcântara, et ce n'était que depuis peu, six mois après le départ d'Elaine pour Brasilia, qu'il commençait à parcourir les décombres de son amour, cherchant moins ce qui pouvait encore être sauvé que l'origine d'un pareil gâchis.

En y réfléchissant mieux, la proposition de Werner était tombée à pic. Ce travail sur le manuscrit de Caspar Schott lui servait en quelque sorte de garde-fou, l'obligeant à une concentration et une persévérance thérapeutiques. Et s'il n'était ni ne serait jamais question d'oublier, du moins cela permettait-il d'espacer quelque peu les résurgences du souvenir.

Eléazard feuilleta une nouvelle fois le premier chapitre de cette *Vie d'Athanase Kircher*, relisant ses notes et certains passages à la volée. Dieu ! que ça commençait mal… Rien n'était plus horri-pilant que ce ton compassé, celui en somme de toutes les hagiographies, mais qui atteignait ici des sommets de platitude. Toutes ces pages sentaient trop fort le cierge et la soutane. Et cette odieuse façon de lire dans l'enfance les signes avant-coureurs du « destin » ! Après coup, cela fonctionnait toujours, bien entendu. Chiant, chiant, trois fois chiant ! comme disait Moéma de tout ce qui entravait un tant soit peu ce qu'elle appelait sa liberté, mais n'était au fond qu'un égoïsme irrationnel et maladif. Le seul Friedrich von Spee lui semblait sympathique, malgré l'inanité de ses poèmes.

— L'homme a la bite en pointe ! Haaark, haaaaarrk ! hurla de nouveau le perroquet, comme s'il avait attendu l'instant où son intervention produirait le plus d'effet.

Aussi chatoyant qu'il était sot, songea Eléazard en regardant l'animal avec dédain. Un paradoxe assez

commun, hélas, et pas seulement chez le grand ara d'Amazonie.

Sa *caipirinha* était terminée. Une seconde – une troisième ? – aurait été la bienvenue, mais la pensée d'importuner encore Soledade le fit hésiter. Après tout, *Soledade*, en portugais, ça voulait dire « solitude ». « Je vis seul avec Solitude… » prononça-t-il en lui-même. Il y a de ces pléonasmes qui portent en eux comme un surcroît de vérité. On aurait dit une citation du *Roman de la Rose* : « Quand Raison m'entendit, elle s'en retourna et me laissa pensif et morne. »

CHAPITRE I

Qui traite de la naissance & des jeunes années d'Athanase Kircher, le héros de cette histoire.

En ce jour dédié à sainte Geneviève, le troisième de l'année 1690, moi, Caspar Schott, assis comme un écolier quelconque à l'une des tables de la bibliothèque dont j'ai la charge[1], j'entreprends de relater la vie en tous points exemplaire du Révérend Père Athanase Kircher. Cet homme dont les œuvres édifiantes ont marqué notre histoire au sceau de l'intelligence, s'est effacé modestement derrière ses livres : on me saura gré, j'y aspire en mon âme, de soulever légèrement ce voile & d'éclairer avec pudeur une destinée que la gloire a d'ores & déjà rendue immortelle.

À l'orée d'une tâche si ardue, c'est en confiant mon sort à Marie, notre mère, celle qu'Athanase n'invoqua jamais en vain, que je prends la plume pour redonner vie à cet homme qui fut mon maître durant cinquante ans & me fit la faveur, j'ose m'en prévaloir, d'une amitié véritable.

Athanase Kircher naquit à trois heures du matin, le deuxième jour du mois de mai, fête de saint Athanase en 1602. Ses parents, Jean Kircher & Anna Gansekin étaient des catholiques fervents & généreux. À l'époque de sa naissance, ils vivaient à Geisa, un petit bourg situé à trois heures de route de Fulda.

Athanase Kircher vit le jour au début d'une époque de relative concorde, au sein d'une famille pieuse & unie, & dans une ambiance d'étude & de recueillement qui ne fut sans doute pas étrangère à sa vocation future. D'autant que Jean Kircher possédait une bibliothèque très fournie, & qu'enfant Athanase fut sans cesse environné de livres. Ce fut toujours avec émotion & reconnaissance qu'il me cita plus tard certains titres qu'il avait eus en main à Geisa, & en particulier le *De Laudibus Sanctæ Crucis*[I] de Raban Maur dans lequel il avait pratiquement appris à lire.

Favorisé par la nature, l'écolier apprenait comme en se jouant les matières les plus ardues, & mettait néanmoins une telle application à étudier qu'il surpassait partout ses camarades. Il n'était pas un jour sans qu'il revînt de l'école avec quelque nouvelle décoration accrochée à son habit, récompenses dont son père se montrait à bon droit fort satisfait. Régent de sa classe, il secondait le maître en expliquant le catéchisme de Canisius aux commençants & faisait réciter leurs leçons aux officiers subalternes[II]. À onze ans, il lisait déjà son Évangile & son Plutarque dans le texte. À douze, il gagnait haut la main toutes les disputes publiques en latin, déclamait comme nul autre & composait en prose ou en vers d'une manière étonnante.

Athanase prisait fort la tragédie, & à l'âge de treize ans, pour une traduction de l'hébreu particulièrement brillante, il obtint de son père la permission de gagner Aschaffenburg afin d'assister avec ses camarades à une pièce de théâtre : une troupe itinérante y donnait *Flavius Mauricius, Empereur d'Orient.* Jean Kircher confia le petit groupe à un paysan qui se rendait en charrette dans cette bourgade – à deux jours de marche de Geisa – & devait les ramener une fois la représentation terminée.

Athanase fut enthousiasmé par le talent de ces acteurs & leur faculté proprement magique de rappeler à la vie un personnage qu'il admirait depuis toujours. Sur les tréteaux, devant ses yeux éblouis, le valeureux successeur de Tibère défaisait à nouveau les Perses dans le bruit & la fureur ; il haranguait ses troupes, chassait les Slaves & les Avares au-delà du Danube, rétablissant enfin la grandeur de l'Empire. Et au dernier acte, quand le traître Phocas faisait mourir affreusement ce chrétien exemplaire sans épargner ni son épouse ni ses fils, peu s'en fallut que la foule n'écharpât le pauvre acteur qui tenait le rôle du vil centurion.

Avec la fougue de sa jeunesse, Athanase prit fait & cause pour Mauricius, & lorsqu'il fut question de retourner à Geisa, notre écervelé refusa de suivre ses compagnons dans la charrette. Le paysan qui avait les enfants à charge tenta en vain de le rattraper : ambitieux d'une belle mort & enflammé du désir d'égaler la vertu de son modèle, Athanase Kircher avait décidé d'affronter seul, en héros antique, la forêt du Spessart, laquelle était tristement fameuse pour les voleurs de grand chemin, mais aussi pour les bêtes féroces qu'on y pouvait trouver.

Une fois dans la forêt, il ne fut pas deux heures sans perdre son chemin. Il erra tout le jour, essayant de reconnaître la route qu'il avait prise à l'aller, mais la sylve s'épaississait de plus en plus, & ce fut avec terreur qu'il vit la nuit approcher. Épouvanté par les chimères que son imagination faisait surgir de l'obscurité, maudissant le stupide orgueil qui l'avait jeté dans cette aventure, Athanase grimpa au sommet d'un arbre pour se protéger au moins des bêtes féroces. Il y passa la nuit, agriffé à une branche, priant Dieu de toute son âme, tremblant de peur & de remords. Au matin, affamé, plus mort que

vif de fatigue & d'angoisse, il continua de s'enfoncer dans la forêt. Il errait ainsi depuis neuf heures, se traînant d'arbre en arbre, quand les bois commencèrent de s'éclaircir pour laisser apparaître une grande prairie. Rempli de joie, Kircher alla se renseigner auprès des moissonneurs qui travaillaient là pour savoir où il se trouvait : l'endroit qu'il cherchait était encore à deux journées de marche ! On le mit sur la bonne route en lui fournissant quelques provisions de bouche, & ce ne fut que cinq jours après son départ d'Aschaffenburg qu'il rejoignit Geisa, au grand soulagement de ses parents qui le croyaient perdu à jamais.

Athanase ayant lassé la patience de son père, ce dernier décida de l'envoyer continuer ses études comme pensionnaire au collège jésuite de Fulda.

La discipline y était certes plus stricte qu'à la petite école de Geisa, mais les magisters y montraient plus de compétence & parvenaient à satisfaire l'insatiable curiosité du jeune Kircher. Il y avait aussi la ville elle-même, si riche d'histoire & d'architecture, l'église Saint-Michel, avec ses deux clochers dissymétriques & surtout la bibliothèque, celle que Raban Maur avait jadis fondée à partir de ses propres livres, & où Athanase passait le plus clair de ses loisirs. Outre les propres œuvres de Maur, & en particulier les exemplaires originaux du *De Universo* & des *Louanges de la Sainte Croix,* elle contenait toutes sortes de rares manuscrits, tels que le *Chant de Hildebrand,* le *Codex Ragyndrudis*, le *Panarion* d'Épiphane, la *Somme* de Guillaume d'Ockham & jusqu'à un exemplaire de ce *Marteau des Sorcières*[1] qu'Athanase n'ouvrit jamais sans un frisson.

Il me parla souvent de ce dernier livre, chaque fois qu'il lui arriva d'évoquer son ami d'enfance, Friedrich von Spee Langenfeld. Ce jeune professeur enseignait au

séminaire de Fulda ; reconnaissant en Kircher les qualités qui le différencièrent toujours de ses compagnons, il ne fut pas longtemps sans le prendre en affection. Ce fut par lui qu'Athanase découvrit l'enfer de la bibliothèque : Martial, Térence, Pétrone… Von Spee lui présenta tous ces auteurs dont la décence interdit la lecture aux âmes innocentes ; & si l'écolier ne sortit de cette douteuse épreuve que fortifié dans ses aspirations à la vertu, son magister n'en reste pas moins coupable sur ce point, car « le vice est comme la poix, dès qu'on y touche, elle s'attache aux doigts ». Nous lui pardonnerons d'autant mieux cette légère entorse à la morale, qu'il n'exerça sur Kircher qu'une influence bénéfique : ne partait-il point avec lui chaque dimanche sur le Frauenberg – la montagne de la Sainte Vierge – pour se recueillir dans le cloître abandonné & deviser sur le monde en contemplant les montagnes & la ville en contrebas ?

Quant au *Marteau des Sorcières*, Athanase se souvenait parfaitement de la colère de son jeune mentor devant la cruauté & l'arbitraire des traitements infligés aux prétendus possédés que l'Inquisition prenait dans ses filets.

— Comment ne pas avouer avoir tué père & mère ou forniqué avec le démon, disait-il, lorsqu'on vous broie les pieds dans des brodequins d'acier ou qu'on vous enfonce par tout le corps de longues aiguilles pour trouver ce point indolore qui atteste, selon les sots, votre accointance avec le diable ?

Et c'était l'étudiant qui se trouvait contraint à calmer les ardeurs de son maître, l'engageant à plus de prudence dans ses propos. Von Spee se mettait alors à chuchoter en pleine montagne, citant Ponzibinio, Weier ou Cornelius Loos en appui à sa démonstration. Il n'était pas le

premier, insistait-il, à critiquer les procédés inhumains des inquisiteurs, Johann Ervich avait déjà dénoncé en 1584 l'épreuve de l'eau, Jordaneus celle de la tache insensible, & ce disant, von Spee s'enflammait à nouveau, haussait le ton, terrorisant le jeune Athanase qui l'admirait d'autant plus pour ce courage déraisonnable.

— Tu comprends, mon ami, s'exclamait von Spee, les yeux brillants, pour une véritable sorcière – & je vais jusqu'à mettre en doute qu'il y en eût jamais –, il y a trois mille esprits faibles, trois mille furieux dont les troubles sont plus du ressort des médecins que des inquisiteurs. Ce qui fait triompher ces cruels savantasses, c'est le prétexte de l'intérêt de Dieu & de la religion. Mais ils n'y avouent que leur terrible ignorance, & s'ils attribuent tous ces événements à des causes surnaturelles, c'est parce qu'ils ignorent les raisons naturelles qui gouvernent les choses !

Toute sa vie Kircher me redira sa fascination pour cet homme & l'influence que ce dernier avait exercé sur sa formation intellectuelle. Le jeune magister lui lisait parfois certains des poèmes magnifiques qu'il écrivait à l'époque, ceux-là mêmes qui furent rassemblés après sa mort sous les titres du *Rossignol obstiné* & du *Livre d'or de la Vertu.* Athanase connaissait plusieurs d'entre eux sur le bout des doigts, & certains soirs de détresse, à Rome, il se laissait aller à en réciter quelques-uns à voix basse, comme on dit une oraison. Il avait une préférence marquée pour *l'Idolâtre* [1], poème dont la teinture égyptienne le ravissait particulièrement. Il me semble encore entendre sa voix en prononcer les mots, d'une façon grave & retenue :

> Songe, penniforme Isthar, à veiller !
> Étoile ténébreuse, Bienfaitrice lunaire

Brillant fiévreusement par-dessus l'alizier !

Sage licorne venue de sept chimères,
Hyène & salamandre, glyphe sacrifié,
Dansons la chaconne, tenace commère :

Un coupable taurobole s'immobilise
Dans le beuglant repaire où Jésus le baptise…
Mortifie, Sauveur, qui désire goulûment
L'innominé !

Il terminait les yeux fermés & restait silencieux, pris tout entier par la beauté des vers ou je ne sais quel souvenir attaché à cette lecture. J'en profitais alors pour m'éclipser, sûr que j'étais de lui voir retrouver dès le lendemain sa belle humeur coutumière.

En l'an 1616, von Spee fut transféré au collège jésuite de Paderborn pour y terminer son noviciat, & Athanase, soudain lassé de Fulda, décida de se rendre à Mayence pour y étudier la philosophie.

L'hiver 1617 fut particulièrement rigoureux. Mayence croulait sous la neige ; toutes les rivières alentour étaient gelées. Athanase s'était lancé à corps perdu dans l'étude de la philosophie, celle d'Aristote, surtout, qu'il aimait & assimilait avec une prestesse étonnante. Mais échaudé à Fulda par les réactions parfois brutales de ses camarades d'études devant la finesse de son esprit, Athanase travaillait en secret & se refusait à faire état de ses connaissances. Feignant l'humilité & même la stupidité, il passait donc pour un élève besogneux & limité par son peu d'entendement.

Quelques mois après son arrivée à Mayence, Kircher manifesta son désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Comme il n'était pas doué, du moins en apparence, il

fallut l'intervention de son père auprès de Johann Copper, supérieur jésuite de la Province Rhénane, pour que ce dernier acceptât sa candidature. Le jour de son départ pour le noviciat de Paderborn fut différé à l'automne 1618, après ses derniers examens de philosophie. Athanase accueillit la nouvelle avec joie ; la perspective de retrouver son ami von Spee n'y était sans doute pas étrangère.

Cet hiver-là, le patinage était de convenance ; un art dans lequel Athanase montrait une telle habileté qu'il éprouvait une satisfaction coupable à en déployer les ressources devant ses compagnons. Plein de vanité, il aimait les devancer par son agilité & la longueur de ses glissades. Un jour qu'il essayait de battre de vitesse l'un de ses camarades, il constata qu'il n'arrivait plus à s'arrêter sur la glace : ses jambes partirent dans des directions différentes, & il tomba très violemment sur le sol durci. De cette chute sévère, qui venait en juste punition de sa suffisance, Kircher garda une méchante hernie &, aux jambes, diverses écorchures que ce même orgueil lui fit tenir secrètes.

Au mois de février, lesdites blessures commencèrent à s'infecter. Privées de soins, elles se mirent à suppurer vilainement, & en quelques jours, les jambes du malheureux enflèrent au point qu'il ne marchait plus qu'avec une extrême difficulté. L'hiver redoublant, ce fut dans les pires conditions de froid & d'inconfort qu'Athanase continua d'étudier. Par crainte d'être refusé par le collège jésuite où il avait été si difficilement admis, il taisait ses maux, si bien que l'état de ses jambes empira progressivement jusqu'au jour de son départ pour Paderborn.

Son voyage à pied dans la campagne de la Hesse fut un véritable supplice. Tout au long de ces jours & de

ces nuits de marche, Athanase se souvint de ses conversations avec Friedrich von Spee sur les tortures infligées aux sorcières par les inquisiteurs : c'était cela qu'il endurait, & seules sa foi en Jésus & la proximité de ses retrouvailles avec son ami lui permirent de résister tant bien que mal aux souffrances de la chair. Le 2 octobre 1618, boitant affreusement, Athanase parvint au collège jésuite de Paderborn. Aussitôt après les premières effusions, von Spee, qui était là pour l'accueillir, le pressa de révéler son secret. Appelé d'urgence, un chirurgien fut horrifié par l'état de ses jambes, il y découvrit de la gangrène & déclara Kircher condamné. Songeant qu'une maladie incurable se suffisait bien assez à elle-même, Athanase garda le silence sur sa hernie. Johann Copper, le supérieur du collège, vint l'avertir avec douceur qu'il devrait retourner chez lui s'il n'allait pas mieux d'ici un mois. À son instigation, cependant, l'ensemble des novices entra en prière pour demander à Dieu de soulager ce pitoyable néophyte.

Après quelques jours durant lesquels le martyre d'Athanase n'avait fait qu'augmenter, von Spee conseilla à son protégé d'en appeler à celle qui veillait sur lui depuis toujours. Dans l'église de Paderborn se trouvait une très ancienne statue de la Vierge Marie dont on disait qu'elle possédait un pouvoir miraculeux. Sa renommée était grande parmi le petit peuple de la région. Kircher se fit donc emmener dans l'église, & durant toute une nuit il supplia Notre Mère de prendre en grâce l'affliction de son enfant malade. Vers la douzième heure, il expérimenta dans sa chair l'exaucement de ses suppliques & en fut rempli d'une merveilleuse satisfaction. Ne doutant plus qu'il guérirait, il continua ses oraisons jusqu'au matin.

S'éveillant quelques heures plus tard d'un sommeil

sans rêves, il vérifia que ses deux jambes étaient guéries & que sa hernie avait disparu !

Le chirurgien eut beau chausser des bésicles, force lui fut de constater le miracle : à son grand étonnement, il ne trouva que des cicatrices & aucune trace de l'infection qui aurait dû à coup sûr anéantir son patient… On comprendra par conséquent la dévotion toute particulière qu'Athanase entretint tout au long de sa vie pour notre Sainte Mère qui l'avait su aider en de pareilles épreuves, démontrant combien Kircher était prédestiné à servir Dieu au sein de la Compagnie.

SUR LA ROUTE DE CORUMBÁ | *« Le train de la mort. »*

Mal assise sur la dure banquette de son compartiment, Elaine regardait défiler le paysage par sa fenêtre. C'était une belle femme de trente-cinq ans, avec de longs cheveux bruns et bouclés qu'elle portait en un chignon lâche et artistement négligé. Vêtue d'une légère saharienne de toile beige et d'une jupe assortie, elle avait croisé ses jambes assez haut, sans s'apercevoir, ou peut-être sans y attacher d'importance, qu'elle découvrait ainsi un peu plus qu'il ne l'aurait fallu la peau bronzée de sa cuisse gauche. Elle fumait une longue cigarette mentholée, avec ce brin d'affectation qui révélait son manque d'expérience en la matière. Sur l'autre banquette, presque en face d'elle, Mauro avait pris ses aises : les jambes étendues jusque sous le siège opposé, mains derrière la nuque, casque sur les oreilles, il écoutait sa cassette de Caetano Veloso en oscillant la tête au rythme de la musique. Profitant de ce qu'Elaine était tournée vers la fenêtre, il regardait ses cuisses avec délectation. Ce n'était pas tous les jours qu'on pouvait

admirer ainsi l'anatomie intime de la *professora* von Wogau, et bien des étudiants de l'université de Brasilia auraient aimé être à sa place ! Mais voilà, c'était lui qu'elle avait choisi pour l'accompagner dans le Pantanal, parce qu'il avait soutenu sa thèse de géologie avec brio – mention *ótimo*, s'il vous plaît ! – parce qu'il avait une belle gueule de séducteur impénitent, et peut-être aussi, mais cela n'entrait pas vraiment en ligne de compte dans son esprit, parce que son père était gouverneur de l'État du Maranhão. « *Cavaleiro de Jorge, seu chapéu azul, cruzeiro do sul no peito**… » Mauro haussa le volume, comme il le faisait chaque fois que revenait son air préféré. Pris par le tempo de la chanson, il se mit à en fredonner les paroles, prolongeant les finales en « ou », comme le faisait lui-même Caetano. Les cuisses d'Elaine vibraient un peu à chaque soubresaut du train ; il exultait.

Dérangée dans sa rêverie par les couinements intempestifs de son compagnon, Elaine tourna brusquement la tête et surprit le regard qui détaillait ses cuisses.

— Vous feriez mieux de vous intéresser au paysage que nous traversons, dit-elle en décroisant ses jambes et en réajustant sa jupe.

Mauro éteignit aussitôt son walkman et enleva ses écouteurs.

— Excusez-moi, je n'ai pas entendu. Vous avez dit ?

— Ce n'est pas important… répondit-elle en souriant, attendrie tout à coup par la mine anxieuse de Mauro. Il était mignon avec ses cheveux ébouriffés et son embarras d'enfant coupable : Regardez, ajouta-t-elle en désignant la fenêtre, il y a des géologues qui viennent

* « Le chevalier saint Georges, chapeau azur, croix du Sud sur la poitrine… »

du monde entier pour voir ça.

Mauro jeta un coup d'œil sur la plaine lunaire qui se déplaçait insensiblement dans le cadre de la fenêtre ; de curieux trognons de grès rouge semblaient avoir été jetés là, au hasard, par quelque créature gigantesque.

— Reliefs ruiniformes précambriens, fortement érodés, récita le jeune homme avec un léger froncement de sourcils.

— Pas mal… Mais vous auriez pu ajouter : « Superbes perspectives dont la beauté sauvage donne à l'être humain le sentiment de sa fragilité sur cette Terre. » Malheureusement, cela n'est jamais écrit dans les manuels de géologie, même sous une autre forme.

— Vous vous moquez de moi, comme d'habitude, soupira Mauro. Vous savez bien que j'y suis sensible, sinon j'aurais choisi l'histoire ou les mathématiques. La vérité, c'est que je commence à être fatigué.

— Moi aussi, je l'avoue. Ce voyage est interminable. Mais dites-vous que nous reviendrons en avion à Brasilia. Le département n'est pas très riche, il a bien fallu transiger. Cela dit, je ne suis pas mécontente d'avoir pris ce train, j'en rêvais depuis longtemps. Un peu comme je rêve encore de prendre un jour le Transsibérien.

— Le train de la mort ! prononça Mauro en prenant une voix lugubre. Le seul train au monde dont on ne sache pas s'il arrivera jamais…

— Ah ! ne commencez pas, Mauro ! dit Elaine en riant, vous allez nous porter malheur…

Le train de la mort, ainsi nommé parce qu'il s'y produisait régulièrement quelque accident ou attaque à main armée, reliait Campo Grande à Santa Cruz, en Bolivie. Juste avant la frontière, il s'arrêtait à Corumbá, la petite ville où les deux voyageurs devaient rejoindre le reste de l'équipe, les professeurs Dietlev H. G. Walde,

spécialiste de paléozoologie à l'université de Brasilia, et Milton Tavares Junior, titulaire de chaire et directeur du département de géologie. Pour économiser sur le coût de l'expédition, Elaine et Mauro étaient venus en fourgonnette jusqu'à Campo Grande, la dernière ville accessible par la route avant de pénétrer dans le Mato Grosso. Ils avaient confié le véhicule à un garagiste – Dietlev et Milton, qui avaient pris l'avion pour cette première partie du voyage, le récupéreraient au retour –, et attendu à la gare jusqu'à l'aube. Ce train était une véritable antiquité roulante, avec une locomotive à vapeur digne du Far West, des wagons lattés de bois aux couleurs éteintes et des fenêtres en ogive. Les compartiments tenaient de la cabine de bateau, à cause de leurs plaquages d'acajou verni et de la présence d'un cabinet de toilette pourvu d'un petit lavabo de marbre rose. Dans un des coins, il y avait même un ventilateur d'acier nickelé monté sur cardan, ce qui avait dû être un jour le comble du luxe. Pour l'heure, le robinet ne suggérait qu'avec peine l'élément liquide tant la rouille avait altéré ses formes, la manivelle à crémaillère de la fenêtre tournait à vide, les fils gommés du ventilateur semblaient arrachés depuis des lustres, et il y avait tant de crasse partout, tant d'accrocs à la feutrine des banquettes, qu'il était impossible d'imaginer à quelle époque reculée tout cet équipement avait pu signifier confort et modernisme.

La chaleur commençait à être pénible ; Elaine s'essuya le front et déboucha sa gourde. Sous le regard débonnaire de Mauro, elle essayait de compenser les soubresauts du train, lorsqu'on entendit des vociférations dans le couloir. Dominant le vacarme des essieux, la voix d'une femme semblait vouloir ameuter l'univers tout entier. Ils virent plusieurs personnes se précipiter

vers l'arrière de la voiture, suivies d'un contrôleur obèse et débraillé, casquette de travers, qui haleta un court instant devant la porte ouverte du compartiment. Les cris continuèrent de plus belle, jusqu'à ce que deux coups sourds, qui ébranlèrent la cloison, faisant vibrer la vitre et cliqueter le ventilateur, les enrayent de façon instantanée.

— Je vais voir, dit Mauro en se levant.

Il se fraya un chemin parmi les bagages encombrant le corridor et parvint jusqu'à un petit groupe de gens qui faisaient cercle autour du contrôleur. Armé d'une hache d'incendie, ce dernier avait entrepris de détruire le wagon en commençant par la porte des toilettes !

— Que se passe-t-il ? demanda Mauro à l'un des paysans flegmatiques qui observaient la scène.

— Rien. C'est un *desgraçado* qui a dévalisé une dame. Il s'est enfermé là-dedans et ne veut plus sortir.

Dix minutes durant, le contrôleur s'acharna sur cette porte close. Il prenait son élan, assénait un puissant coup de hache que répercutait la graisse de son double menton, soufflait une seconde, puis recommençait. Mauro fut ébahi par la profonde sérénité de cette violence et, plus encore, par les hochements de tête appréciatifs qui l'accompagnaient.

Lorsque la porte fut enfin défoncée, on trouva un malheureux ivrogne endormi sur la cuvette, un portefeuille sur ses genoux. Après avoir vérifié, puis empoché l'objet du larcin, le contrôleur prit à tâche de sortir le dormeur du réduit. Avec l'aide d'un passager, il le transporta jusque sur la plate-forme, attendit quelques secondes et le fit basculer hors du train par la portière. La respiration coupée, Mauro vit le corps tomber comme un sac de sable sur le talus. L'homme se tourna sur le côté, comme s'il cherchait une meilleure position,

mit la main sur son visage et continua à dormir.

— Si je tenais l'enfant de salaud qui m'a volé mon passe ! grommela le contrôleur en remettant la hache dans son emplacement. Puis, se tournant vers Mauro pour le prendre à témoin : C'était une bonne porte, solide… On n'en fait plus des comme ça.

FORTALEZA | *Avenida Tibúrcio Cavalcante.*

« *Querido* papa !

« Rassure-toi, rien de grave. Au contraire. Mais j'aurais besoin d'une petite rallonge de deux mille dollars pour ce mois-ci… (Fais-moi un chèque, tu sais que je change tout ça au noir grâce à mon Grec de Rio…) Je t'explique : ma copine et moi, nous avons eu l'idée d'ouvrir un petit bar sympa dans la vieille ville, pas très loin du bord de mer. Un endroit jeune, avec de la musique *ao vivo* tous les soirs (Thaïs connaît tous les musiciens de la ville !) et une ambiance qui permette de rassembler un peu les étudiants et les artistes. On a même pensé, si ça marche comme prévu, à des soirées poésie et à des expos de peinture. Génial, non ?!

« Pour s'installer dans le local que j'ai trouvé, il faut juste la somme que je t'ai demandée. La moitié pour le premier mois de loyer, le reste pour les tables, les chaises, les boissons, etc. Vu l'enthousiasme de tous ceux à qui nous avons annoncé la chose, le bar fonctionnera ensuite sans problème. En plus, je me suis tiré le tarot trois fois, et trois fois de suite le Chariot est venu en solution. C'est dire !

« Mais je te vois déjà ronchonner à cause de mes études… Ne t'inquiète pas, je passe en deuxième année d'ethnologie, et comme nous nous relayerons au bar

avec Thaïs, j'aurai tout le temps nécessaire pour suivre les cours à la rentrée.

« Maman m'écrit qu'elle part dans le Pantanal pour aller rechercher je ne sais plus quel fossile. Je l'envie sacrément !

« J'espère que tu vas mieux et que tu tiens le coup ; enfin, tu me comprends… J'essaierai de passer te voir un de ces jours, promis.

« Comment va Heidegger ?

« Je t'embrasse, *beijo, beijo, beijo !*
Moéma »

La nuit bleu roi emplissait l'espace visible, derrière la porte-fenêtre du salon ; elle sentait fortement l'iode et le jasmin. Assise, nue, sur la grande natte en paille qui recouvrait le sol de la pièce, Moéma relut sa lettre en claquant des dents. De brusques frissons lui parcouraient l'échine, elle transpirait abondamment. Il allait falloir remédier à ça en vitesse. Elle mit la lettre dans une enveloppe, colla un timbre, puis écrivit l'adresse de son père en s'efforçant de ne pas trembler. Revenue dans sa chambre, elle s'arrêta un instant sur le seuil pour regarder Thaïs, étendue nue, elle aussi, sur les draps blancs. Elle avait les yeux fermés ; ses formes lourdes, émouvantes, étaient la proie de ces mêmes houles glacées qui rétractaient par moments sa propre chair. La lune, à travers les persiennes, striait son corps de zébrures apaisantes.

Moéma s'assit au bord du lit ; elle passa ses doigts dans l'épaisse chevelure de la jeune fille.

— Tu as fini ? demanda Thaïs en ouvrant les yeux.

— Oui, ça y est. Je suis sûre qu'il va m'envoyer le fric. De toute façon, il ne me refuse jamais rien.

— Je *speede* un peu, tu sais.

— Moi aussi, mais je vais arranger ça.

Moéma se tourna vers la table de nuit et ouvrit la petite boîte d'ébène qui contenait la coke. Avec une languette de carton, elle y préleva une pincée de poudre qu'elle versa dans une cuiller à soupe ; *la* cuiller, celle que son manche tordu maintenait parfaitement à l'horizontale. Jugeant la quantité trop importante, elle en remit une partie dans la boîte avant de délayer le reste dans un peu d'eau à l'aide d'un compte-gouttes.

— Tu fais attention, hein ? chuchota Thaïs qui la regardait faire.

— N'aie pas peur. Je n'ai pas envie de mourir, encore moins de te tuer, répondit Moéma en faisant chauffer sur un briquet le contenu de la cuiller. Je suis moins folle que j'en ai l'air.

Après avoir aspiré le mélange, Moéma donna quelques chiquenaudes sur la fine seringue qui avait servi quatre heures plus tôt ; tout en appuyant légèrement sur le piston, elle vérifia qu'il ne subsistait plus la moindre bulle d'air, puis ramassa la délicate ceinture de peignoir qui traînait sur le sol.

— En avant, ma belle !

Thaïs se redressa et tendit son bras potelé à Moéma. Celle-ci lui passa deux fois la ceinture autour du biceps, puis serra jusqu'à ce qu'une veine grossisse dans la saignée.

— Ferme le poing, dit-elle en laissant le soin à Thaïs de maintenir elle-même son garrot.

Elle imbiba un morceau de coton avec du parfum et lui en frotta le creux du bras. Retenant sa respiration pour tenter de réfréner son tremblement, elle approcha l'aiguille avec précaution vers la veine choisie.

— Quelle chance tu as d'avoir de si grosses veines. Moi, c'est chaque fois toute une histoire…

Thaïs ferma les yeux. Elle ne supportait pas la vue du dernier acte de ces préparatifs, l'instant où Moéma tirait légèrement sur le piston : un filet de sang noir jaillissait dans la seringue, comme si la vie elle-même, s'échappant de son corps, s'y répandait en minces volutes mortifères. La première fois, deux mois plus tôt, elle avait bien failli s'évanouir.

— Allez, desserre lentement, dit Moéma en commençant l'injection.

Lorsqu'elle eut vidé la moitié de la seringue, elle retira l'aiguille et plia le bras de Thaïs sur un tampon d'ouate.

— Oh mon Dieu ! Quelle merde, mais quelle merde, mon Dieu ! répéta la jeune fille en se laissant tomber comme une masse sur le dos.

— Thaïs, ça va ? Réponds-moi ! Thaïs ?!

— OK, ça va… Pas de bile… Viens vite me rejoindre, articula péniblement la jeune fille.

Rassurée, Moéma mit en place la ceinture sur son bras gauche et la retint avec les dents. Sa main tremblait désormais de façon irrépressible. Serrant le poing de toutes ses forces, elle se piqua plusieurs fois sans parvenir à trouver une veine dans le réseau bleuté, à peine visible sous la peau. À bout de ressources, elle piqua pour finir un renflement sanguin sur son poignet.

Avant même d'avoir injecté le reste de la seringue, il lui vint à la bouche un goût puissant d'éther et de parfum ; et tandis que se fermait progressivement le diaphragme du monde, elle se sentit coupée des vivants, rejetée dans les ténèbres de sa propre essence. Une rumeur aux sonorités métalliques enfla brusquement dans sa tête, une sorte de résonance continue, étouffée, comparable à celle que l'on perçoit en plongée sous-marine, lorsqu'on heurte avec sa bouteille la ferraille rouillée d'un vieux navire. Et en même temps que ce

vagissement d'épave, la peur. Une peur atroce de mourir, de ne plus être capable de rebrousser chemin. Mais au fin fond de cette panique, il y avait une désinvolture absolue face à la mort, une sorte de défi presque lucide et désespéré.

Avec le sentiment de toucher au plus près le mystère de l'existence, elle assista ensuite à la disparition progressive de tout ce qui n'était pas le corps, son corps et sa volonté propre de se fondre avec un autre corps avide de volupté, avec tous les corps présents dans l'univers.

Moéma sentit sur sa poitrine la main de Thaïs qui l'attirait en arrière. Elle s'allongea, concentrée tout à coup sur l'exquise jouissance de ce contact.

Thaïs lui mordit la lèvre, tout en lui caressant le sexe et en frottant le sien contre sa cuisse. La vie explosait de toute sa beauté réapparue ; elle sentait bon le Givenchy.

FAVELA DE PIRAMBÚ | *L'aleijadinho*.

Par un méchant jeu de mots entre *aleijado* (handicapé) et *alijado* (allégé), on l'appelait « Nelson l'allégé », ou plus souvent « l'allégé » tout court. C'était un jeune garçon d'une quinzaine d'années, peut-être plus, qui semblait doué du don d'ubiquité. Où qu'on aille dans les rues de Fortaleza, on finissait toujours par l'apercevoir entre les voitures, au milieu de la chaussée, en train de mendier quelques cruzeiros. Entier jusqu'au bas-ventre, et même plutôt joli garçon avec sa coupe de cheveux mi-longue, ses grands yeux noirs et sa petite moustache naissante, il n'était « allégé » que des membres inférieurs : né à genoux, avec les os de chaque jambe soudés ensemble et terminés par des moignons de pieds, il se déplaçait comme un animal, en s'aidant avec les

bras. Toujours vêtu de la même guenille, linge informe de crucifié plutôt que short, et d'un maillot de corps à rayures qu'il relevait jusqu'au-dessus des seins, à la mode du Nordeste, il caracolait partout en se traînant assez habilement dans la poussière des rues. Contraint par son handicap à des acrobaties disgracieuses, il ressemblait de loin à une étrille, ou plus exactement, à un crabe de cocotier.

Comme la chaleur de la ville obligeait les citadins à rouler fenêtres ouvertes, il se postait aux carrefours principaux et attendait que le feu passe au rouge pour se lancer à l'assaut des véhicules. Deux mains calleuses s'agrippaient soudain au rebord de la portière, puis surgissait une tête au regard effrayant, tandis qu'une abomination de membres tors venait cogner sur le pare-brise ou menaçait de s'infiltrer à l'intérieur de la voiture. « Pitié, pour l'amour de Dieu, pitié ! » suppliait alors l'*aleijadinho* sur un ton de menace qui faisait froid dans le dos. Jaillie des profondeurs de la terre, cette apparition produisait presque toujours l'effet escompté : les conducteurs s'affairaient illico sur leur porte-monnaie ou fouillaient nerveusement le désordre des vide-poches pour se débarrasser au plus vite de ce cauchemar. Et comme il avait les mains prises, Nelson ordonnait qu'on lui mette dans la bouche le billet crasseux qu'on venait à grand peine de dénicher. Il se laissait glisser ensuite sur la route et transférait l'argent dans sa culotte après y avoir jeté un rapide coup d'œil.

— Soyez bénis ! disait-il entre ses dents, tandis que la voiture se préparait à démarrer ; et l'on entendait « Allez au diable ! », tant il mettait de mépris dans ces paroles.

Il était la terreur des conductrices. Mais quand on le connaissait un peu et qu'on lui tendait son aumône avant même qu'il ait eu à quémander, lui évitant ainsi

de devoir escalader la voiture, il vous remerciait d'un sourire qui valait toutes les bénédictions.

Les mauvais jours, il chapardait plutôt que de retourner à la décharge municipale pour y disputer aux urubus un fruit pourri ou un os à ronger. Il ne volait habituellement que de quoi manger, et cela lui était un calvaire tant il craignait la violence féroce des policiers. La dernière fois qu'il s'était fait prendre, pour le vol de trois bananes, ces porcs l'avaient humilié jusqu'à plus soif en le traitant de demi-portion ; ils l'avaient forcé à se mettre nu, soi-disant pour le fouiller, en réalité pour se moquer plus cruellement encore de ses organes atrophiés et lui répéter à l'envi qu'il fallait nettoyer le Brésil de pareilles horreurs contre nature. Puis on l'avait enfermé toute une nuit dans une cellule avec un *cascavel*, l'un des serpents les plus venimeux de la région, afin de provoquer « un regrettable accident »… Par miracle, le serpent l'avait laissé tranquille, mais Nelson en avait pleuré d'angoisse et vomi durant des heures jusqu'à s'évanouir. Aujourd'hui encore, ce *cascavel* hantait ses nuits. Heureusement, Zé « le camionneur » était venu au matin pour payer sa caution, et il avait ainsi échappé au pire.

Nelson vouait une admiration et une reconnaissance sans bornes à ce drôle d'homme, toujours jovial, qui s'était pris d'amitié pour lui et venait le visiter de temps à autre jusque dans la *favela*. Il avait toujours une nouvelle histoire à raconter et faisait même monter l'*aleijadinho* dans son camion pour l'emmener faire un tour au bord de mer. Non content d'être grand et fort, de parcourir le monde avec son immense camion bariolé, le Zé, l'oncle Zé, comme il l'avait baptisé par affection, possédait aussi un véritable trésor aux yeux de Nelson : la voiture du neveu de Lampião ! C'était une Willis blanche dont Zé lui avait fait un jour les

honneurs. Elle ne roulait plus, mais il la conservait précieusement, comme une relique ; Nelson ne s'était jamais senti aussi heureux que ce jour où il lui avait été permis de s'asseoir à l'intérieur. Une fameuse prise de guerre ! Virgulino Ferreira da Silva, alias Lampião, ce bandit d'honneur qui avait ridiculisé la police jusqu'en 1938, l'avait confisquée à Antônio Gurgel, un riche propriétaire qui s'était aventuré dans le Sertão. Il l'avait attaquée à cheval avec sa bande comme une vulgaire diligence, et il n'avait eu la vie sauve qu'en paiement d'une rançon importante. Nelson connaissait tout de l'histoire du *cangaço* et de ces hommes qu'on appelait *cangaceiros*, parce qu'ils portaient leur fusil sur l'échine comme les bœufs attelés portent le joug, le *cangalho*. Ceux-là s'étaient refusés à subir la cangue des opprimés pour vivre la vie libre du Sertão, et si leur winchester pesait sur leurs épaules, du moins était-ce pour la bonne cause, celle de la justice. Passionné par la figure de Lampião, comme tous les gosses du Nordeste, Nelson s'était efforcé de rassembler quelques documents relatifs à ce Robin des Bois des latifundia. Dans sa tanière, à la favela de Pirambú, nombre de photos découpées dans *Manchete* ou dans *Veja* tapissaient les murs de tôle et de contreplaqué. On y voyait Lampião sous toutes les coutures et à tous les âges de sa carrière, mais aussi Maria Bonita, sa compagne d'aventures, et ses principaux lieutenants : Chico Pereira, Antônio Porcino, José Saturnino, Jararaca… autant de personnages dont Nelson savait par cœur les exploits, de saints martyrs dont il invoquait souvent la protection.

Zé lui ayant promis qu'il passerait ce soir-là, Nelson était rentré un peu plus tôt à la favela. Il avait acheté un litre de *cachaça* au Terra e mar, et rempli de pétrole les deux petites lampes qu'il s'était fabriquées avec de vieilles

boîtes de conserve. À force de contorsions, il avait même réussi à égaliser au mieux le sable de sa chambre, après l'avoir nettoyé de ses mégots. Maintenant, il attendait l'oncle Zé en regardant son père luire dans la pénombre. Ah, on ne pouvait pas dire qu'il le négligeait : la barre d'acier était astiquée comme un chandelier d'argent ; huilée, frottée jour après jour, elle reflétait la flamme d'une veilleuse qu'il maintenait allumée sur elle en permanence.

Comme beaucoup de Nordestins, son père avait travaillé jadis pour une aciérie du Minas Geraís. Tous les soirs, il lui racontait l'enfer des hauts fourneaux, le danger auquel étaient exposés les ouvriers à cause de la rapacité du colonel José Moreira da Rocha, le propriétaire de l'usine. Et puis un jour il n'était pas rentré. Un gros lourdaud en costume et deux contremaîtres étaient venus chez eux, à la nuit tombée, dans la cahute insalubre que le patron accordait, dans sa magnificence, à chacun de ses employés. Ils avaient parlé d'un accident, décrit par le détail comment son père, son père à lui, était tombé dans une cuve de métal en fusion. Et qu'il ne restait rien de lui, sinon ce bout de rail symbolique qu'on avait tenu à lui rapporter. Quelques atomes de son père, avaient-ils dit, s'y trouvaient sans doute dispersés ; il y en avait soixante-cinq kilos, le poids exact du défunt : on pouvait donc le faire enterrer religieusement. Comme il n'avait plus droit à cette maison à aucun titre, pour faire bonne mesure, on le pria de vider les lieux.

Nelson avait dix ans. Sa mère étant morte à sa naissance, sa famille éteinte depuis longtemps, il s'était retrouvé à la rue du jour au lendemain. Au travers de ses tribulations, il avait toujours conservé ce bout de rail et le bichonnait comme son bien le plus précieux.

Ce colonel était un pourri, un fils de pute mangé par la vérole.

— Ne t'en fais pas, petit père, murmura Nelson en s'adressant à la barre d'acier, j'aurai sa peau, tu peux en être sûr ; tôt ou tard, ce chien connaîtra la vengeance du *cangaço*.